

LE DEVOIR

Danse et culture

ÉVÉNEMENT VOORUIT



Flandre culturelle

La Flandre et sa culture: des inconnus au Québec. Il en va de même aussi pour le Québec en Flandre. Le Devoir et le Knack, hebdomadaire flamand, s'associent pour présenter chacun dans ses pages un portrait de l'«autre». La Flandre culturelle de Christine Albers, journaliste au Knack.

Page 2



Vooruit

Une institution unique au monde qui se consacre aux arts de la scène et où se côtoient l'art et la culture populaire, tant sur la scène locale qu'internationale.

Pages 3 et 4

LES FLAMANDS DÉBARQUENT

PHOTOS: ROY PETERS

Du 24 avril au 10 mai se déroulera à Montréal «Vooruit Danse en avant», un événement rendu possible par un centre culturel gantois et la montréalaise Agora de la danse. Présentation d'un lieu et d'une façon de concevoir l'art actuel.

L'édifice peut faire rêver. D'un côté, huit étages. De l'autre, onze. A l'intérieur, des ateliers, des studios, des salles de spectacle. Aussi des lieux pour la technique et pour tout ce qui est nécessaire à un centre d'art afin d'assurer le bon fonctionnement de l'entreprise. La ville où il se situe, c'est Gand. Et le lieu a un nom dont la renommée rejoint tout l'univers de l'art actuel: le Vooruit. Le tout se situe en Belgique. Au cœur de la Flandre.

Et ce n'est pas tout. Les employés, ou salariés plutôt, de l'entreprise dépassent la cinquantaine. Il y a là des photographes, des danseurs, des gens de théâtre comme des praticiens des arts plastiques. Ils travaillent dans les locaux qui leur sont rendus disponibles, à leur guise, pendant qu'autour d'eux spectacles, films, concerts ou performances se succèdent. Comment cela a-t-il été rendu possible?

«L'histoire raconte que, par un jour de pluie, des étudiants en photographie de l'université sont venus chercher refuge dans ce café désert, nommé le café de la gare tellement c'était immense mais mort. En se baladant dans les salles abandonnées, ils ont découvert l'ancienne splendeur du Palais des ouvriers sous les toiles d'araignées, c'était comme une vieille dame sans maquillage. Ils ont choisi ce sujet pour leur projet final et ça a fait boule de neige. Les gens se sont rappelés le passé glorieux du bâtiment et ont voulu le sauver.» C'est ainsi que Peter Van Den Eede, responsable des relations publiques du centre, aime se souvenir des débuts. Depuis 1982, beaucoup de lourds ciels flamands se sont succédés sans que l'enthousiasme ne retombe.

Il faut dire que le lieu a sa propre histoire. Ce Vooruit, cet ancien palais pour ouvriers, fut d'abord un temple socialiste inauguré en 1905 comme lieu de culture et d'éducation pour les travailleurs (Montréal ouvrait à la même époque un espace similaire: c'était le Monument national, qui a lui aussi maintenant une vocation culturelle). Il eut par la suite diverses vocations marchandes, avant de devenir cet arrêt obligé pour tout parcours complet de la création contemporaine.

Ouverture internationale
Pour expliquer le succès de l'entreprise, plus d'une raison doit être reconnue. Il y a la ténacité: les subventions publiques, aujourd'hui bien là, ont été longues à venir. Il y a la localisation: la Flandre est un carrefour européen, entre le Nord et le Sud, entre l'Angleterre et le continent. Mais surtout il y a eu des choix, ceux des promoteurs du projet: «Dans les années 1980, beaucoup d'artistes étrangers sont venus s'installer en Flandre parce qu'il y a un paysage intéressant. Pour nous c'était merveilleux, mais pour les hommes politiques, c'était moins évident lorsqu'on leur demandait de supporter financièrement des artistes qui n'ont même pas de carte d'identité! Ce fut un travail de plusieurs années dont nous sommes très fiers, car aujourd'hui c'est une liberté très bien acceptée en Flandre et nous travaillons avec de nombreux artistes étrangers.»

Guy Cools quitte cette année la direction artistique du Vooruit. Son dernier geste, lui qui accueillait en 1986 Marie Chouinard, est d'être le commissaire de l'événement Vooruit Danse en avant, lequel se déroulera du 24 avril au 10 mai prochain à l'Agora de la danse surtout, mais aussi au Centre Pierre-Péladeau, au Musée d'art contemporain et à l'Usine C.

Il est d'ailleurs possible de constater cette volonté d'ouverture du centre en jetant un coup d'œil à la programmation. De la danse surtout, avec le Britannique Khan, la Française Ponties, le chorégraphe Baervoets (qui met en scène les Québécois Snelling et Harwood), les praticiens du hip hop de Hush Hush Hush ou la C. de B. (que *Le Devoir* présentera dans son édition du 3 mai prochain). Mais des arts plastiques aussi, avec des œuvres d'artistes en résidence à Gand, ainsi que la mise en place d'un colloque portant sur l'identité culturelle.

La terre des Van Eyck, Bosch, Brueghel et de Charles Quint est souvent mal connue des Québécois. Elle a toutefois un message à leur transmettre. Comme le dit le même Guy Cools: «Le Vooruit, c'est la rencontre des genres, des artistes et des publics. Il y a tellement de choses qui s'y passent que les gens ont mis longtemps à comprendre ce qu'était ce centre d'arts. Et aujourd'hui ils ont compris que c'était un lieu d'art vivant.»

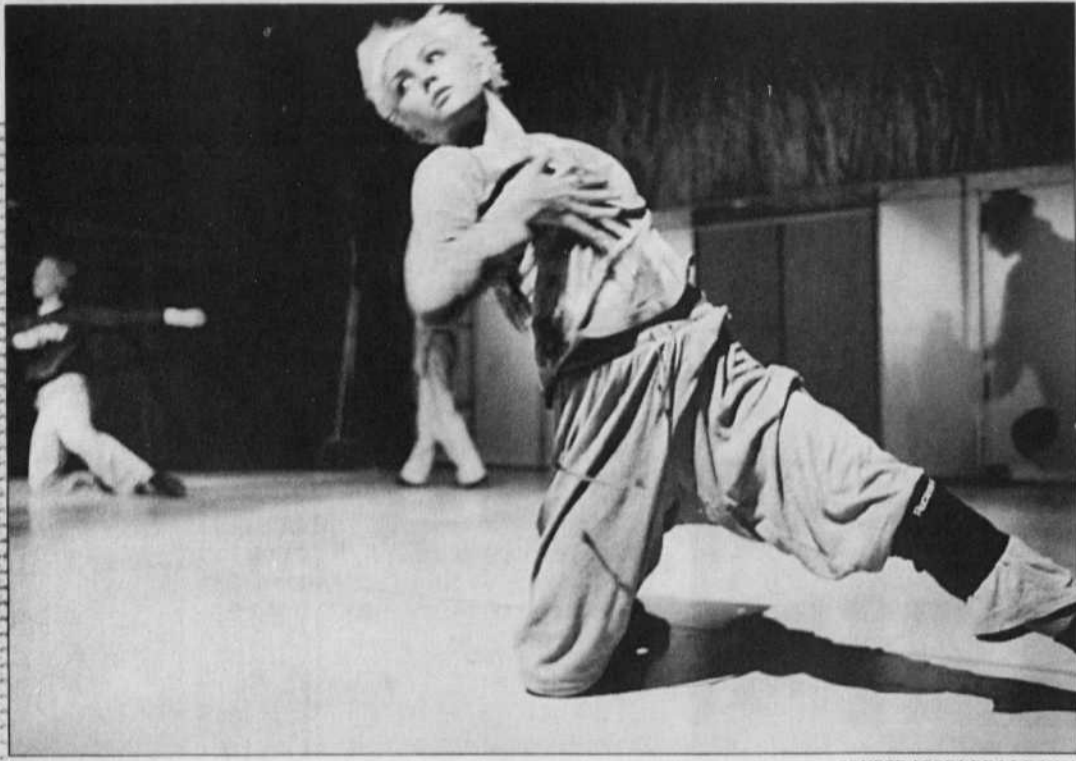
«Le Vooruit, c'est la rencontre des genres, des artistes et des publics»

Normand Thériault

Musées à découvrir
Une réalisation de la Société des musées québécois (SMQ)

cliquez!
www.musees.quebec.museum

◆ DANSE ◆



SOURCE AGORA DE LA DANSE

Hush Hush Hush sera à l'Usine C avec *Bobo in Paradise* et ses sept interprètes âgés de 20 à 35 ans.

Besoin d'expression avec Hush Hush Hush

Une mode ou une rage? Le hip hop compte ses adeptes, un public jeune, nouveau, souvent en marge, qui n'hésite pas à s'exprimer avec les danseurs professionnels qui les ont rejoints. Rencontre avec Abdelaziz Sarrokh.

GUYLAINE MASSOUTRE

Break, head spins, wind mills... les hip-hopppers ont un jargon technique qui les met à part. Il faut dire que dans leur corps, tout est cassé, désarticulé, heurté. Que dans leur tête, c'est quand ça leur tente et comme ça vient. Ils dansent, n'importe qui, on les a vus depuis dix ans, partout, dans la rue, dans des bars spécialisés, dans des petites salles louées, à l'Usine C. Et il y a même des danseurs classiques pour se coller avec l'énergie brute, l'élan sauvage, le tourbillon de tout ça.

Lui, Abdelaziz Sarrokh, Alain Platel lui a donné un sérieux coup de pouce. Il est né au Maroc en 1972, a émigré tout jeune en Belgique, est devenu électricien, puis travailleur social à Gand. En 1997, il reçoit un prix pour *Carte blanche*, un titre de confiance attrapée au vol. Il fonce, crée sa compagnie, Hush Hush Hush, pour un style en demande.

Il a donc des danseurs, des musiciens, un public, de l'adrénaline, et des sous. Incroyable Flandre. Bien sûr, tout cela est assez fragile. Son idée est simple: mésumer les formations, les origines, les milieux, les différences. Provoquer l'émotion. Casser les moules. Faire entrer la rue dans la danse. Déplacer le talent là où rien ne l'attend, et faire monter des marges une raison politique de croire au talent.

La tête en bas

Lui, Abdelaziz Sarrokh, il fait aller toute sa force dans les épaules et dans les hanches. L'impulsion, c'est comme les champignons, c'est là d'un coup. «*Quand y a la musique, le corps bouge tout seul. On arrête de parler. Je ne suis pas un danseur académique. Je danse avec les copains depuis l'âge de 14 ans, pour plaire aux filles!*» De gauche à droite, de haut en bas, le bassin casse dans le hip hop. C'est sexy, mode, plein de codes.

Les clips de Michael Jackson inspirent toute cette génération. Combien de jeunes ont découvert le plaisir de leur corps — en même temps que leur caractère — au moment où ils ont eu la liberté de se passer de technique et d'harmonie savantes et de partager le hip hop! «*Tant que l'énergie est commune, je respecte mes danseurs*, explique Sarrokh. *On n'est pas dans l'armée! L'académisme peut tuer. Je veux mettre en scène des humains, pas des acteurs, tous vrais et différents.*»

Le jeune chorégraphe présente *Bobo in Paradise*, à l'Usine C, un spectacle multimédia, avec un gros clin d'œil aux grosses idoles du cinéma américain. Al Pacino ou Bush, les jeunes, aujourd'hui, doutent des images préfabriquées, des messages trompeurs. La musique, rite de passage pas trop dangereux mais, comme tous les rites, valable une fois et on jette, est un pot pourri de classiques, de *drum'n'base*, de musique techno, à l'image de ce qu'ils aiment.

Se prendre en main

La danse, à son tour, met en avant des solistes, moments de joie et d'amusement purs, ou de bagarre. Ils sont nés en Algérie, en Turquie, en Bulgarie, en France, en Allemagne, en Hollande, en Inde, et vivent en Belgique, en 36 langues. Du hip hop? Il y en aura 15 minutes en une heure. Le reste, c'est une porte ouverte sur la danse contemporaine, où l'improvisation du corps s'aventure au-delà. Choc ou échec, l'émotion cogne.

Pourquoi toujours aller au-delà de soi-même? Pourquoi se casser la tête quand on peut être heureux? Pourquoi la vie doit-elle montrer à chacun ses limites, ses cordes cassées ou manquantes? Pourquoi rentrer dans l'ordre avant d'avoir bravé sa timidité? Pourquoi ne pas aimer ces jeunes, issus de l'Afrique ou de nulle part, qui veulent danser? Comment les accueillir sur scène sans les faire fuir? Voilà ce que *Bobo in Paradise*, la pièce mixte de Hush Hush Hush à l'Usine C, avec ses sept interprètes âgés de 20 à 35 ans, va montrer.

À l'Usine C les 24, 25 et 26 avril à 20h.



Guyline Massoutre était l'invitée du Vooruit à Gand.

La Flandre par les lettres

La Flandre et sa culture: des inconnus au Québec. Il en va de même aussi pour le Québec en Flandre. *Le Devoir* et le *Knack*, hebdomadaire flamand, s'associent pour présenter chacun dans leurs pages un portrait de l'«autre». Dans le *Knack*, Stéphane Baillargeon, du *Devoir*, signe le texte correspondant, lui aussi en forme d'abécédaire.

CHRISTINE ALBERS
KNACK

A — ARNO: Le «Serge Gainsbourg flamand»: la voie rauque, il soigne son image d'artiste bohémien, mais la musique de Arno Hintjens est heureusement bien meilleure que celle de Gainsbarre. Fondateur et chanteur (en anglais, en français et (un tout petit peu) dans le dialecte d'Ostende, sa ville natale) du groupe TC Matic, une des formations les plus novatrices du rock européen des années 1980. Des chansons comme l'hypnotisant paquet d'adrénaline *Oh la la la*, vraiment du «jamais oui» à l'époque (1981!), et le phénoménal tango moderne *Elle adore le noir*, navrant et sublime, sont des compositions phares. Dès 1986, Arno poursuit une carrière solo. Succès fou en France. Quelques albums à retenir: *Compil Complet* (de la période TC Matic), *Idiots savants*, *Arno à la française*.

B — BARMAN, TOM: Chanteur et guitariste du groupe de rock alternatif DEUS, qui fait des chansons pop éclectiques, avec influences du jazz, du blues et de nombre d'autres styles musicaux. Anti-*easy listening*: le dérèglement délibéré de tous les sons. Pionnier d'une nouvelle «Vague flamande» musicale. Chansons à écouter: *SudS & SodA*, *Nothing really ends*.

C — CLAUD, HUGO: *Le Chagrin des Belges*, chef-d'œuvre de Hugo Claus, le grand maître et homme-orchestre (il pratique tous les genres) de la littérature flamande contemporaine. Décrit la Flandre des années 1940: la guerre, le catholicisme, la famille, l'atmosphère de province, les ragots. Traduit dans 13 langues, dont le chinois, le russe, l'anglais, l'espagnol. Claus est aussi peintre et metteur en scène. Il a reçu cinq fois le prix d'Etat, le prix littéraire national le plus important. Candidat sérieux pour le prix Nobel. Une trentaine de ses livres sont traduits en français. A lire aussi: *L'Étonnement*, *Traces: choix de poèmes 1948-1985*.

D — DECLEIR, JAN: Plus important acteur flamand; «notre Gérard Depardieu». Dans les années 1970, il devient célèbre avec *Mistero Buffo*, une pièce de théâtre engagé de Dario Fo qui a réveillé en Flandre toute une génération. Dès lors, il joue dans un très grand nombre de films, pièces de théâtre, feuilletons de télévision. Il a des rôles principaux dans les films *Antonia* et *Karakter (Caractère)*, tous les deux gagnants d'un Oscar pour

le meilleur film non anglophone, et dans *Daens*, épopée ouvrière du XIX^e siècle également nommée pour un Oscar.

E — ENSOR, JAMES: «Peintre maudit» flamand (1860-1949). Né d'un père anglais et d'une mère ostendaise. Expressionniste. Mots clés: sarcasme, moquerie, grotesque. Peint dans la tradition des grands maîtres flamands comme Hiëronymus Bosch et Bruegel l'Ancien. Le masque, symbole de l'hypocrisie humaine, est son thème de prédilection. Certaines de ses œuvres au MoMa (New York), à la Tate Gallery (Londres), au Musée d'Orsay (Paris).

F — FABRE, JAN: Artiste anversoïse de renommée mondiale. Chorégraphe, metteur en scène, dessinateur, sculpteur, «installateur», auteur. Controversé. A coloré tout un château au Bic bleu. A décoré le plafond d'une salle du Palais Royal à Bruxelles avec des coléoptères — qui le fascinent et l'inspirent beaucoup. Son *Homme qui mesure les nuages* est placé sur le toit du S.M.A.K. (voir la lettre S). Fabre était l'hôte principal du Festival d'Avignon en 2001. *Je suis sang*, la pièce qu'il a créée pour la Cour d'honneur, sera reprise cet été.

H — HEMMERECHTS, KRISTEN: La romancière la plus — pour certains, tristement — célèbre de la Flandre. Féministe qui ne mâche pas ses mots. Ses thèmes: la femme, le sexe, la famille. Fait paraître au moins un titre chaque année: romans, récits, essais. Vie privée mouvementée (beaucoup de morts et de désagréments).

I — IMMERSSEEL, JOS VAN: Musicien. Joue, entre autres, le piano, le pianoforte, le clavecin. Spécialiste de l'interprétation historique. Fondateur et chef d'orchestre de l'ensemble Anima Eterna. Il a gagné différents prix importants et donne des «cours de maître» partout dans le monde.

J — JUILLET, ONZE: Fête nationale de la Flandre. Commémoration de la bataille des Éperons d'or (1302), où les Flamands ont vaincu l'armée du Roi de France.

K — KEERSMAEKER, ANNE TERESA DE: Danseuse, chorégraphe internationalement reconnue. Ancienne élève du MUDRA, l'école de Maurice Béjart, elle donnera une nouvelle orientation à la danse contemporaine.

En 1983, elle fonde sa propre compagnie, Rosas. Douze ans plus tard elle ouvre, en collaboration avec le Théâtre de la Monnaie (voir Mortier, Gérard) sa propre école de danse, P.A.R.T.S.

L — LOTTI, HELMUT: Chanteur énormément populaire en Belgique (et, à ce qu'il paraît, pas seulement là). Commence sa carrière comme chanteur de charme qui interprète des chansons mélos flamandes. La grande percée survient quand il change de répertoire et commence à chanter les grands succès de la musique classique. Les albums *Helmut Goes Classic* se vendent partout dans le monde (plus de 10 millions d'exemplaires jusqu'ici). Son dernier album est titré *My Tribute to the King* et contient des interprétations des chansons d'Elvis Presley.

M — MOMU: Mode Museum, le musée de la mode d'Anvers, qui a ouvert ses portes en septembre 2002. Dès les années 1980, quand les «Six d'Anvers» — comprenant entre autres Dries Van Nooten, Ann de Meulemeester, Walter Van Beirendonck — ont commencé à travailler, Anvers est devenu un lieu important de la haute couture.

M — MORTIER, GÉRARD: Intendant d'opéra. Dirigeait entre 1981 et 1991 le Théâtre de la Monnaie à Bruxelles, qu'il a relevé jusqu'au niveau européen. En 1991, il a succédé à Herbert von Karajan à la tête des Salzburger Festspiele. Le renouvellement qu'il a voulu introduire dans cette Mecque de l'opéra a été critiqué par les forces conservatrices. En 2004, il va diriger l'Opéra national de Paris.

N — NOOTEN, DRIES VAN: Couturier. Un des «Six d'Anvers» (voir MoMu).

O — OSTAJEN, PAUL VAN: Le grand moderniste de la poésie

flamande de l'avant-guerre (1896-1928). A séjourné quelque temps à Berlin après la Première Guerre mondiale. On lui doit la transformation de poèmes romantiques, d'abord en un expressionnisme expérimental (aussi dans la typographie) tout à fait nouveau en Flandre, et finalement en un lyrisme plutôt mystique, mélodieux, «impersonnel». Auteur d'une poignée de vers immortels connus de toute la Flandre lettrée.

P — PANAMARENKO: Artiste visionnaire, inventeur, apparenté à Tinguely. Ses objets d'art: des machines à voler, des sous-marins, des voitures. Il mélange science et art, technologie et fantaisie. Dans ses œuvres, il explore le mouvement, le vol, l'espace, la gravitation. De janvier à avril 2002, il y avait une rétrospective de son œuvre au musée Reina Sofia à Madrid.

Q — QUEBEC: Terre francophone en Amérique. Très peu connue par la plupart des Flamands.

R — REETH, BOB VAN: Architecte. Rénovateur. Dès l'année 1999, il est le maître architecte du gouvernement flamand, qui doit surveiller la qualité des bâtiments de l'Etat. Des phrases typiques: «*Construire doit être interdit*» et «*La campagne, c'est des vaches*».

S — S.M.A.K.: Stedelijk Museum voor Actuele Kunst (Musée municipal d'art actuel) de Gand, un des temples culturels les plus branchés du pays, fondé et dirigé par le flamboyant Jan Hoet (qui a été boxeur dans sa jeunesse). Inauguré en 1999, le S.M.A.K. (dont l'acronyme désigne un peu stupidement, en néerlandais, aussi bien le bruit d'un coup de poing, celui d'un objet lourd qui tombe par terre ou celui d'un baiser) abrite une collection intéressante (plus de 2000 pièces) d'art de l'après-guerre.

T — TUYMANS, LUC: Peintre. Ses œuvres sont présentes au MoMa (New York) et dans les importantes collections européennes. A renouvelé l'art de la peinture au moment où celle-ci était déclarée dépassée. Intègre des images cinématographiques et photographiques dans son œuvre. Ses peintures sont «indirectes», comme si elles étaient des souvenirs d'elles-mêmes. A voir: *Le Regard diagnostique*.

U — ULTIMA VEZ: Groupe de danse contemporaine du chorégraphe Wim Vandekeybus. Caractéristiques des spectacles: puissance physique, énergie, rigueur. Des «fictions chorégraphiques» avec un mélange de danse, textes, cinéma, musique. Dernière pièce: *Blush*.

V — VELDE, WANNES VAN DE: Chanteur folk anversoïse. Il chante des anciennes chansons populaires et des chansons qu'il a écrites lui-même. Ses textes sont souvent des chroniques de la ville ou des réflexions sur les temps modernes. Satirique et mélancolique à la fois. Spécialiste aussi de flamenco et de toutes les «raies» musiques populaires. Déteste le terme *world music*.

W — WATOU: Village dans la Flandre d'Ouest (une des cinq provinces flamandes de la Belgique) où est organisé chaque été un festival d'art et de poésie. Les sculptures, installations, poèmes sont placés dans les maisons et les granges, mais aussi en plein air dans les champs. Le jour de l'ouverture, on y retrouve tout le beau monde artistique de Flandre.

X — X, ZENO: Galerie d'art à Anvers, située à *het Zuid* (le Sud), le quartier artistique branché de la ville. Expositions de Luc Tuymans (voir la lettre T), Guillaume Bijl, Raoul de Keyser, Marlene Dumas, parmi beaucoup d'autres.

Y — YZER: Rivière de la Flandre d'Ouest où les Belges ont arrêté les Allemands lors de la Première Guerre mondiale. Connotations mythiques pour le mouvement d'émancipation flamand: dans l'armée belge, les chefs étaient des francophones et c'étaient les petits soldats flamands qui allaient au casse-pipe.

Z — ZEEBROEK, LUC, alias KAMAGURKA: bédéiste surdoué. Très populaire auprès d'un public plutôt progressiste. Publie dans l'hebdomadaire flamand *Humo* et dans la presse internationale: *Charlie Hebdo*, *Hara Kiri*, *The New Yorker*, *RAW*, etc. Pénètre pour l'absurde, la cruauté et la naïveté. Monte aussi sur scène et participe en tant qu'humoriste aux programmes audiovisuels.



HIËRONOS

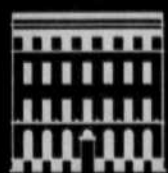
UNE ŒUVRE CHORÉGRAPHIQUE DE
JEAN-PIERRE PERREAULT

DU 22 AVRIL AU 10 MAI 2003

ESPACE CHORÉGRAPHIQUE DE LA FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT
2022 rue Sherbrooke Est (Métro Sherbrooke, autobus 24)
BILLETTERIES: Usine C (514) 521-4493 Réseau Admission (514) 790-1245



FONDATION
JEAN-PIERRE PERREAULT



L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514 525.1500

11 ANS
DE CRÉATION !

• DANSE •

Vooruit

Un lieu d'art vivant pour Gand

Ouverture à toute la scène internationale

Une institution unique au monde qui se consacre aux arts de la scène et où se côtoient l'art et la culture populaire, tant sur la scène locale qu'internationale.

JESSICA NADEAU

Depuis ses débuts en 1982, le centre d'arts Vooruit se donne pour mission de diffuser la culture et les arts contemporains sans distinction. Unique en son genre, le Vooruit fait tomber les barrières entre le théâtre, la musique et la danse, s'amusant à mélanger les styles et à confondre les publics.

Des débuts difficiles

Le Vooruit a été repris en 1982 par de jeunes artistes contemporains désireux d'exprimer leur vision nouvelle de l'art. Dans ce vieux bâtiment socialiste, qu'ils voulaient sauver à tout prix, quelques jeunes Gantois ont eu l'idée de présenter des spectacles éclectiques. «Au début, ce n'était pas vraiment un centre d'arts, on y louait des salles et nous organisions environ 10 % des activités du centre, explique Guy Cools, le commissaire de l'événement Vooruit danse en avant. Puis, graduellement, quand les politiciens ont compris notre projet et se sont mis à nous aider, ça a progressé jusqu'à ce que les proportions s'inversent. Aujourd'hui, la location de salles ne représente plus que 10 % de nos activités.»

C'est en 1985 que le Vooruit a pris l'orientation d'un centre d'arts en faisant le choix de miser sur des artistes inconnus qui «possédaient des qualités qu'on ne retrouvait pas sur les autres scènes». Il y avait à cette époque à Gand des centres culturels, des théâtres de répertoire, un opéra, mais rien pour les arts nouveaux. «Nous avons fait le bon choix, car ces artistes que nous avons découverts étaient de véritables créateurs, mais à l'époque on ne le savait pas, on prenait le risque», ajoute Guy Cools.

Ce n'est pourtant qu'en 1993 que le centre d'arts a été reconnu officiellement comme tel. «Heureusement pour nous, un ministre de la Culture a été intéressé par ce que nous faisons en 1986 et a plaidé notre cause pendant sept ans avant de convaincre ses collègues de la nécessité d'un centre d'arts.» Reconnu par le gouvernement, les artistes du Vooruit ont réussi à aller chercher des subventions intéressantes pour leurs nombreux projets.

Accompagnement d'artistes et coproductions

L'équipe artistique se compose de cinq spécialistes en danse, musique et théâtre. Ceux-ci parcourront le pays à la recherche de nouveaux talents, même si, depuis plusieurs années, la plupart des compagnies envoient leur matériel directement au centre, qui connaît une grande popularité. «On choisit un spectacle ou un artiste parce qu'il colle à notre public, ou en fonction de la stratégie artistique du lieu, qui demeure avant tout de développer un paysage artistique local — ville, pays, monde», avance Peter Van Den Eede, responsable des relations publiques du Vooruit.

L'équipe de programmation peut aussi servir de pont entre l'artiste, le public et le gouvernement. «Si un artiste a une idée intéressante, on va le défendre, on va l'aider à trouver l'argent pour réaliser son projet et le soutenir dans la mise en marché», ajoute le Gantois.

Au cœur de la programmation, les voyages et le dialogue: «Lorsqu'un artiste nous intéresse, nous allons le rencontrer, il vient à son tour nous visiter en Flandre. Une relation s'établit et le dialogue s'ouvre entre les partenaires. Si tout va bien, ça peut aller de l'achat d'un spectacle déjà existant à la conception d'une coproduction.»

Chouinard en 1986

Dès le début de ses activités, le centre d'arts voulait devenir international et une des premières invitées du centre fut Marie Chouinard en 1986. Selon Guy Cools, les premiers échanges internationaux s'inscrivaient dans un mouvement global: «Dans les années 1970, il n'y avait pas de circuit international pour les arts de la scène. Ça s'est développé dans les années 1980, alors nous étions vrai-

ment de notre temps.» Il ajoute que la musique s'est internationalisée plus rapidement. Les échanges entre danseurs se sont multipliés dans les années 1990 et aujourd'hui, c'est le théâtre qui se lance à l'assaut de la planète.

Ces précurseurs sont fiers du travail accompli, mais avouent qu'au début, le mandat international n'était pas un choix évident. «Dans les années 1980, beaucoup d'artistes étrangers sont venus s'installer en Flandre parce qu'il y a un paysage intéressant, explique Guy Cools. Pour nous c'était merveilleux, mais pour les hommes politiques, c'était moins évident lorsqu'on leur demandait de supporter financièrement des artistes qui n'ont même pas de carte d'identité! Ce fut un travail de plusieurs années dont nous sommes très fiers, car aujourd'hui c'est une liberté très bien acceptée en Flandre et nous travaillons avec de nombreux artistes étrangers.»

Financée en partie par l'argent des contribuables, l'institution a des comptes à rendre et se prête volontiers à des évaluations du gouvernement, du public et des journalistes. Tous les quatre ans, l'équipe révisait sa politique artistique et c'est sur cette base que le gouvernement lui donne des moyens pour développer ses projets.

Démocratisation de la culture

Au fil des ans, le centre a conservé son côté populaire pour répondre à un idéal de démocratisation de la culture. Ainsi, il propose à un large public, constitué principalement de jeunes, des drames de Shakespeare, des chants de Diamanda Galas, John Cale, Suzanne Vega et Marianne Faithfull, de la danse contemporaine éclectique en provenance des grandes villes du monde, les vers des plus grands poètes flamands, le standard jazz de Mal Waldron, le downtown New York jazz de John Zorn ou encore Le Cuirassé Potemkine, grand classique du cinéma muet accompagné en musique par un live angry young jazz band. Sans oublier les concerts rock, les soirées de danse DJ ou les fêtes étudiantes. «Le Vooruit, c'est la rencontre des genres, des artistes et des publics. Il y a tellement de choses qui s'y passent que les gens ont mis longtemps à comprendre ce qu'était ce centre d'arts. Et aujourd'hui ils ont compris que c'était un lieu d'art vivant.»

Stages DE PERFECTIONNEMENT POUR PROFESSIONNELS DE LA danse

David Zambrano
(Flying-low technique et improvisation)
5 AU 16 MAI 2003

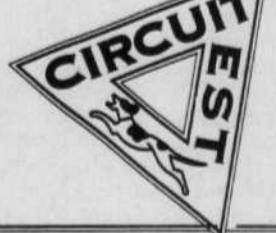
Angélique Wilkie —
(Les Ballets C. de la B.)
(Classes de maître et processus créatif)
9 AU 20 JUIN 2003

Les studios sont également offerts en location.

Informations et inscriptions :

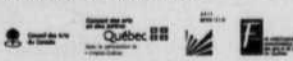
(514) 525-1569

danse@circuit-est.qc.ca
www.circuit-est.qc.ca



CENTRE CHORÉGRAPHIQUE

Les membres de Circuit-Est sont :
Louise Bédard Danse, Le Carré des Lombes,
Sylvain Émard Danse, Fortier Danse-Création,
Tedi Tafel et Catherine Tarfil.



La trace solitaire d'Akram Khan

Univers à la fois impersonnel et personnel, au croisement d'une danse ethnographique — le kathak — et de la liberté contemporaine, les solos du danseur anglais plaisent à l'esprit du Nord.

GUYLAINE MASSOUTRE

Akram Khan est un merveilleux danseur de kathak. Qu'est-ce que le kathak? Une danse indo-persane ancienne, alliant des pirouettes très rapides et des poses de statues indiennes, la mythologie et la musique hindoustani. Raffinée, spirituelle, teintée d'érotisme à l'origine, elle célèbre les légendes de l'Inde du Nord.

Né il y a 29 ans dans une banlieue sud de Londres, au sein d'une famille venue du Bangladesh, Akram Khan a appris de son maître, Sri Pratap Prawar, les techniques surcodées et sophistiquées du kathak. Renonçant à une carrière plus honorable, le jeune homme, écoutant la voix maternelle, choisit de devenir danseur. Sitôt remarqué pour son grand talent, il rencontre Pandit Ravi Shankar et collabore avec Jonathan Burrows. Peter Brook l'engage, à 14 ans, dans sa grande épopée du Mahabharata.

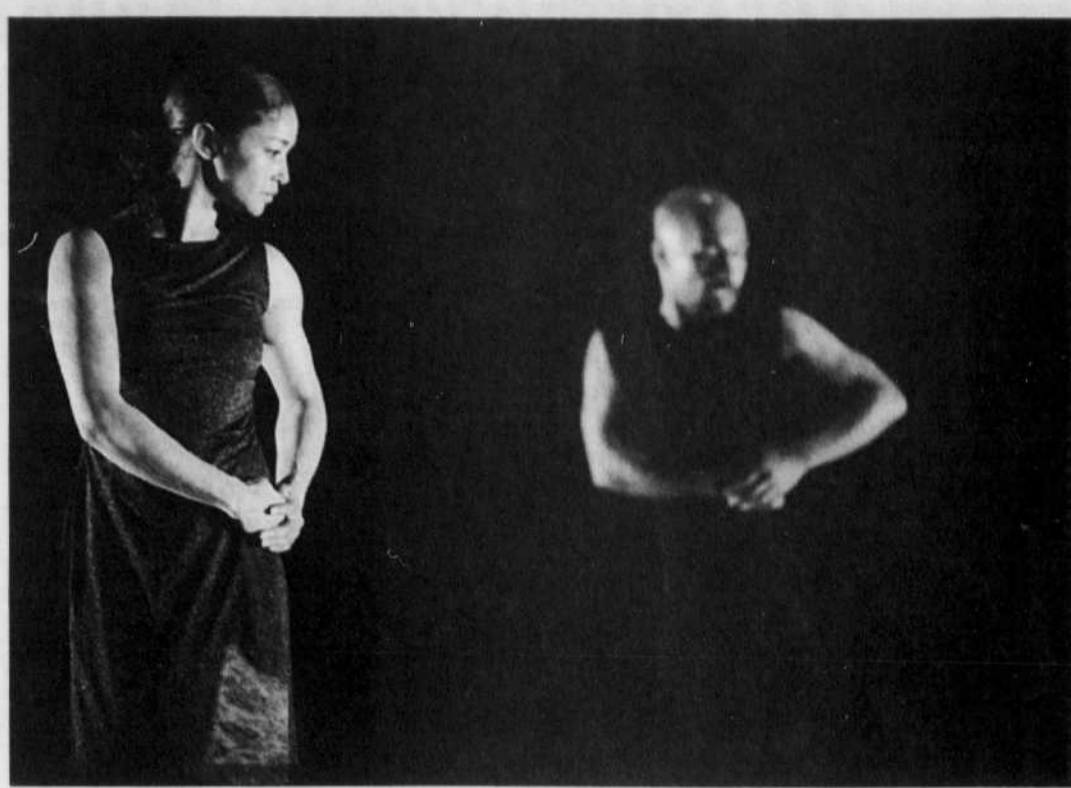
À Bruxelles, son avenir prend un tournant. Il est reçu à PARTS, l'école renommée d'Anne Teresa de Keersmaecker. Il allie la discipline asiatique et l'audace contemporaine: l'excellence sort grandie d'une mise en relation du classicisme et de la liberté, telle qu'on la met en pratique à l'instigation de la chorégraphie flamande.

En 2001, il fonde sa compagnie. Il s'adjoint le sculpteur Anish Kapoor et le compositeur d'origine indienne Nitin Sawhney, dont la carrière monte en flèche. Il crée *Kaash*, sur un programme rythmique de relations complexes entre les temps frappés, puis *Fix*, qui connaissent un succès immédiat. Au Musée d'art contemporain, à Montréal, il présentera trois solos, avec ses joueurs de sitar et de tabla, *Fix*, *Loose in Flight* et *Sound of Archery*, pièce inédite qui sera le point fort du spectacle montréalais.

Rêves féconds

Dans le prestigieux édifice vitré du South Bank Centre, au bord de la Tamise, Khan reçoit la délégation du Vooruit. Quelle fascinante beauté, égale à sa présence en scène! Outre sa conversation élégante, son visage racé rehausse l'assurance de sa pensée, férue de références mythologiques et de perspectives de sens.

«Ma danse explore la mythologie



Akram Khan (à droite) et une danseuse de sa troupe dans une chorégraphie récente. À Montréal toutefois, le chorégraphe anglais présentera trois solos, avec ses joueurs de sitar et de tabla, *Fix*, *Loose in Flight* et *Sound of Archery*.

SOURCE AGORA DE LA DANSE

du Mahabharata comme une explication du monde», lance-t-il avec vivacité, en évoquant la symbolique qui associe les mots du sanskrit et les chiffres, les noms et les nombres. Le plus étonnant, c'est le concept de l'infini ou celui de zéro. Absence, atmosphère, espace, infini, firmament, point, vide, non-créé, insignifiance, non-pensée, explique-t-il, tout converge et débute en zéro, état de plénitude et d'achèvement.

Tandis que l'apparition, l'évolution et la disparition des mondes se lisent en cycles, maints textes sanskrits en proposent l'étonnante spéculation. Shiva danse, engendrant l'univers issu des forces mauvaises — sujet de *Kaash*. Tout dans la littérature, la danse ou les arts indiens ouvre des mondes symboliques, qui fondent la vie quotidienne. Concrets, ils permettent l'exposé de concepts aux contenus invisibles.

Le corps humain n'y échappe pas. «Aux fondements du kathak, dit Akram Khan, il y a la destruction et l'ordre, conjugués dans un rapport de complémentarité, et non d'opposition dialectique. Mon rapport à la musique est essentiel pour saisir cette réalité très précise, mais très difficile à percevoir pour un public occidental. L'ordre, ce sont les neuf temps à partir desquels les musiciens improvisent leurs variations parallèles. C'est aussi le respect avec lequel la danse compose avec cette musique.»

On l'aura compris, sa création vise à confronter des techniques de

danse traditionnelles, très complexes à maîtriser, aux espaces vierges contemporains. Il y découvre, et c'est stupéfiant à voir, la capacité des deux mondes à s'accorder physiquement aux conditions de rythme et aux pensées du mouvement les plus inouïes.

Combats

Khan croit au rapport des rythmes de la mélodie indienne avec la physique cosmique. Dans sa danse, le découpage de l'espace, la tension entre la lenteur, l'immobilité méditative et une extrême vitesse d'exécution, les signes corporels — postures martiales, rituels d'attente et lâchers soudains de force contenue — obéissent à une mathématique symbolique. Rien, dans la position d'un doigt ou la ligne d'un bras, n'est laissé au hasard. Déposition, ordre, progression, pliés, tout principe de mouvement participe à un système de correspondances, auxquelles la danse contemporaine répond à merveille.

Du vide contemporain, la pensée orientale fait un mode d'existence; elle ne sépare pas la réalité physique de l'insubstantialité totale. La poésie rejoint sa foi, musulmane. «Mon nom signifie, selon les langues, le feu — de Shiva, le danseur — et le chaos, ainsi que le second, celui qui suit. Je porte l'alliance des contraires là où plus rien n'existe comme tel», dit celui qui ne cache

pas sa jeunesse médusée devant Tom & Jerry et Michael Jackson. Et d'ajouter en sourdine: «Il ne faut pas bon parler de religion, ces temps-ci.» Sa dernière pièce, *Ronin*, ne parle que de guerre.

Sa capacité d'absorption des mondes occidental et oriental stupéfié. «Je reviens de plus en plus à mes origines, car le déséquilibre qui se produit lorsqu'on retire la structure connue, apprise, inconsciente même, ouvre le champ à une connaissance corporelle plus profonde encore. L'improvisation occidentale m'a appris à défaire ce qui est préétabli. Mais la pratique orientale lui donne une énergie, une vitesse sans pareilles. De plus, elle révèle une inscription du mouvement dans mon corps, qui m'ouvre à la perception chiffrée de la composition chez mes musiciens, eux-mêmes en correspondance avec les théories les plus avancées de l'univers.»

Le dialogue artistique de Khan nous entraîne vers le gain de conscience qu'est son kathak contemporain. L'extraordinaire fertilité de son talent ouvre notre regard fasciné sur la danse, sur les mystères d'un imaginaire que la pensée n'épuise pas. Comment mieux dire sa densité vivante, sinon comme un courant invisible, qui traverse sa matière en rivière de l'espace infini.

Au Musée d'art contemporain les 2 et 3 mai, à 20h.

Adhésions 2003-2004

RQD

REGROUPEMENT QUÉBÉCOIS DE LA DANSE

LA CAMPAGNE D'ADHÉSION Du 20^{ème} anniversaire!

Choisissez d'être:

- représenté activement auprès des nombreuses instances culturelles et politiques où se jouent le développement et le financement des arts et de la danse;
- informé de tout ce qui touche votre discipline;
- impliqué dans le dynamisme de votre milieu;
- soutenu dans l'exercice de votre profession par la voie de programmes et de formations;
- représenté ou de représenter vos pairs au conseil d'administration;
- au cœur du rayonnement de la danse au Québec à travers une visibilité sur votre site Web:

www.quebecdanse.org

Bientôt!

Une Association des professionnels de l'enseignement de la danse au Québec

née d'une des côtes du RDQ, verra le jour au 1^{er} juillet 2003.

Inscrivez-vous maintenant et participez à l'élection de vos représentants!

Renseignez-vous au (514) 849-4003 ou par courriel à: rdq@quebecdanse.org

Le Studio de l'Agora de la danse présente

Une production de Louise Bédard Danse

La femme ovale

CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTE Louise Bédard

CONSEILLÈRE ARTISTIQUE

Ginelle Chagnon

MUSIQUE

Jean Derome

SCÉNÉGRAPHIE ET ÉCLAIRAGE

Axel Morgenthaler

COSTUMES ET MAQUILLAGE

Angelo Barsetti

9 au 17 mai 2003 à 20 h

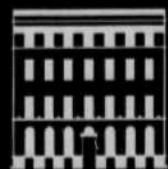


L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500

Réseau Admission 514.790.1245

photo: Angelo Barsetti sur la photo: Louise Bédard



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500

11 ANS D'AUDACE !

• DANSE •

Vooruit

De l'avant-garde politique à l'avant-garde artistique

Les Québécois établissent à Gand en 1944 le Café Québec

Longtemps connu comme la maison du peuple du Parti socialiste, occupé par les Allemands pendant la Première Guerre mondiale et fréquenté par les Québécois pendant la Deuxième, le Vooruit a été un grand magasin avant d'être abandonné, puis transformé en centre d'arts par de jeunes artistes contemporains. Les nouveaux occupants du bâtiment respectent son histoire et s'en inspirent pour créer. Histoire d'une occupation.

JESSICA NADEAU

Chaque bâtiment connaît son heure de gloire. Celle du Vooruit, situé sur la rue Neuve-Saint-Pierre à Gand en Belgique, était depuis longtemps passée, mais de jeunes artistes ont réveillé l'immeuble en lui donnant un deuxième souffle. Grâce au génie des artistes, le Vooruit jouit aujourd'hui d'une réputation internationale.

Le Palais des ouvriers

Dans la Flandre du milieu du XIX^e siècle, Gand était le centre économique urbain le plus important. Le Parti socialiste y fit construire des locaux, dont un des plus importants était le Vooruit, destiné à devenir une salle de fêtes pour l'Exposition universelle de 1913. Utilisant les techniques novatrices de l'époque et conjuguant les styles, l'architecte Ferdinand Dierkens a construit un bâtiment fascinant par son style éclectique.

Mais l'annonce de la Première Guerre mondiale et une série de grèves rendirent impossible l'inau-

guration officielle du bâtiment, qui fut rapidement envahi par les soldats allemands. À la fin de la guerre, le Vooruit a connu son heure de gloire à titre de maison du peuple socialiste. À cette époque, le parti rouge voulait permettre l'émancipation des ouvriers par la culture. Le «Palais des ouvriers» servait de cinéma pour les Gandtois, présentait des concerts et de grandes commémorations et hébergeait d'importantes réunions politiques. De cette époque, il reste l'énorme inscription dans la salle de théâtre, «L'art ennoblit», et le vitrail du plafond sur lequel on peut lire les premières notes de l'Internationale.

Café Québec

Occupé déjà deux fois par les Allemands, pendant les Première et Deuxième Guerres mondiales, le Vooruit a aussi servi les Alliés vers la fin des hostilités. En 1944, la guerre sévissait encore à Anvers et de nombreux Québécois qui étaient au front venaient se di-

vertir les week-ends à Gand. Avec son grand cinéma et son café très populaire, le Vooruit est devenu une maison de loisirs et de divertissements pour les soldats alliés. «Les Québécois ont renommé le "Kaffee" du Vooruit en "Café Québec". De l'autre côté, dans la salle de gymnastique, ils ont mis l'affiche en anglais "Games Room", raconte Peter Van Den Eede, responsable des relations publiques du Vooruit et spécialiste de l'histoire du bâtiment.

Si le Café Québec n'a duré que quelques mois, sa mémoire est restée vive et, bien des années plus tard, les artistes du Vooruit ont réutilisé le thème historique dans le cadre d'une production de danse. «Pour nous, Café Québec, c'est une référence aux compagnies de danse québécoises avec lesquelles on aime tellement travailler», ajoute Guy Cools, commissaire de l'événement Vooruit Danse en avant.

Deuxième souffle

Après la Deuxième Guerre mondiale, la gloire du célèbre bâtiment s'éteignit peu à peu pour sombrer dans l'oubli. Dans les années 1950, on a tenté d'en faire un grand magasin qui n'a pas tardé à faire faillite. Ses nombreuses salles ont été abandonnées et se sont détériorées dans l'indifférence générale.

Personne n'attendait plus rien de ce bâtiment et pourtant, il a jailli de ses cendres pour devenir un centre d'art contemporain de calibre international grâce à de jeunes artistes. «L'histoire raconte que, par un jour de pluie, des étudiants en photographie de l'université sont venus chercher refuge dans ce café désert, nommé le café de la gare tellement c'était immense mais mort. En se baladant dans les salles abandonnées, ils ont découvert l'ancienne splendeur du Palais des ouvriers sous les toiles d'araignées, c'était comme une vieille dame sans maquillage. Ils ont choisi ce sujet pour leur projet final et ça a fait bouillir de neige. Les gens se sont rappelés le passé glorieux du bâtiment et ont voulu le sauver», se rappelle Peter Van Den Eede.

Situé à quelques pas de l'université, le Vooruit est apparu comme l'endroit idéal pour tenir des fêtes, présenter des concerts rock ou aller boire un verre dans une ambiance branchée. Parallèlement,

de jeunes artistes se cherchaient des locaux pour présenter des spectacles d'avant-garde, le public voulait des représentations innovatrices et le Vooruit attendait le public. «La renaissance du Vooruit est due à un concours de circonstances. C'était le bon endroit au bon moment», commente Guy Cools.

C'est ainsi que des jeunes gens ont cogné à la porte du Parti socialiste, qui voulait détruire l'immeuble, pour leur demander de conserver le Vooruit. Un bail emphytéotique a été conclu en 1982 entre le propriétaire et le groupe du Vooruit, donnant un deuxième souffle à l'ancienne maison de la culture. L'année suivante, le Vooruit a été classé monument historique et les travaux de restauration ont débuté avec l'aide du gouvernement belge.

Arts et culture populaire: dans l'esprit du bâtiment

Pendant 18 ans, les travaux allaient bon train au Vooruit, en même temps que se développait le centre d'arts. On ouvrait les salles une à une. «Au début, on louait surtout des salles pour survivre. Puis, en travaillant avec des artistes d'avant-garde, nous avons acquis une solide réputation», souligne fièrement Guy Cools. Le Vooruit, nommé bâtiment flamand de l'année en 2000, compte une salle de théâtre, une salle de concert, une salle de bal, une salle du dôme pour solos de danse, cinq studios, deux boîtes noires (petites salles de théâtre) et un grand café où sont également présentés des concerts. «Chaque salle a sa propre identité et le choix de la programmation est en lien avec l'espace.»

Selon les deux hommes, ce qui caractérise le Vooruit avant tout, c'est son ambiance, son éclectisme. «Que l'on assiste à un concert d'opéra ou de rock, tout le monde se rencontre au café. Le mélange de l'art et de la culture populaire crée une ambiance extraordinaire: c'est vivant et c'est l'âme même du bâtiment qui le veut ainsi», soutient Peter Van Den Eede.

«Le passé socialiste du bâtiment nous obligeait en quelque sorte à conserver le côté populaire», avoue Guy Cools. Nous avons fait nôtre cette philosophie de la maison de la culture — l'art ennoblit — en donnant la chance à tous d'avoir accès aux arts et à la culture en présentant des activités multiformes.»



SOURCE AGORA DE LA DANSE

Après 15 années à Barcelone, la chorégraphe française Karine Ponties s'est fixée en Italie, avant d'adopter la Belgique, à la suite d'un festival Marseille-Bruxelles, il y a 11 ans.

Le service réfractaire de Karine Ponties

La Flandre et la pensée sociale ont une longue histoire. L'ouverture belge aux rencontres européennes, selon l'axe nord-sud, la réactualise. Karine Ponties est un bel exemple. Elle? C'est lire, voir, penser, danser, à égalité. Humour ludique et critique acerbe des relations sociales.

GUYLAINE MASSOUTRE

Brucelles, la pièce de Karine Ponties, est la première sortie montréalaise de sa compagnie Dame de pic. Ce spectacle dans un restaurant — «brucelles», c'est le nom d'une pince à servir! — est un bijou très simple d'autodidaxie, qualité toute belge qu'elle a épiciée d'un sérieux grain de déme. Bienvenue à l'Agora de la danse, puis à Montréal Danse où, bel aïeure, elle travaillera en mai.

Helsinki, 1996. Karine Ponties reçoit un prix des Pépinières européennes pour jeunes artistes, décerné en architecture, écriture, dessin, arts de la rue. Grâce à quoi elle travaille en Finlande, puis en Roumanie (1998). On la retrouve à Newcastle, en 2001, où elle donne un atelier à 11 inter-prètes venus de toute l'Angleterre. Il en ressort, 11 jours plus tard, une petite chorégraphie de rien, rien que dix minutes, qui confirme son aptitude à réveiller, dans un groupe, des personnages en-sommeillés en chacun.

Un talent fou

D'où lui vient ce doigté? Après 15 années à Barcelone, la chorégraphe française s'est fixée en Italie, avant d'adopter la Belgique, à la suite d'un festival Marseille-Bruxelles, il y a 11 ans.

Elle fréquente l'école MUDRA de Maurice Béjart, à Bruxelles. «J'ai hésité longtemps entre la danse et les études, dit la licenciée en philologie. Très tôt, ma mère a eu besoin de m'aider à canaliser mon énergie. J'apprenais déjà la musique, mais à 13 ans, je dansais des claquettes comme professionnelle; deux ans plus tard, je signais un opéra rock.» La danse? Elle ne lui suffit pas plus que la traduction, la littérature, le théâtre, le cinéma. «Il me faut même la bande dessinée», dit-elle en tendant un album de dessins que sa compagnie vient d'édition.

Pour Brucelles, l'écrivain suisse allemand Robert Walser lui a permis de jouer ses cartes. En plongeant dans son œuvre onirique et fluide, elle trouve comment relier cinq interprètes clownesques, hallucinés par une présence féminine fantomatique, dans un vrai chaos. Ils doivent leur anomalie fragile un peu à Petronio, à Childs, à Droulers, plus qu'à Cunningham, dans les œuvres desquels elle a entre autres dansé.

Qui est Walser, ce marginal solitaire, interné durant le quart de sa vie, mais doué d'une énergie cinétique et d'une humanité qui ont retenu tant Walter Benjamin, Kafka, Musil que Marthe Robert? Difficile de ne pas penser à Artaud. Dans l'univers non conformiste et impénétrable de L'Institut Benjamenta (1909), qui inspire directement Brucelles, Walser décrit le jeu insensé par lequel les drôles d'élèves de cette école d'hôtellerie déjouent des règlements drastiques.

En une vision affolante des rapports d'autorité et de soumission, ce roman — et, donc, Brucelles — dévoile la personnalité intime d'étranges pensionnaires, résignés à déborder d'imagination.

Tant pis pour la catastrophe! En accueillant l'absurde sans sourciller, ils se tiennent au bord du vertige. Prisonniers dociles un jour, rebelles inconditionnels le lendemain, leur passivité timide et leur provocation effrénée les tient dans un état de jeu souverain; là, entre la liberté et la servilité, toute tension disparaît. Objectivement purs, ils laissent divaguer leur sensibilité, un rien pataphysique. Bienvenue à l'Agora de la danse, puis à Montréal Danse où, bel aïeure, elle travaillera en mai.

Une liberté bohème

Éclectique, imprévisible, Ponties est une femme de tête entraînée. «En peinture, j'aime ce qui me questionne et me touche, ce que je ne comprends pas. En littérature, les histoires m'attirent, mais je lis autant d'essais. J'aime la musique en tous genres, et je prépare un film avec un dessinateur.»

Après 20 ans d'interprétation, elle constate: «J'ai des univers distincts, que j'ai montés avec mes partenaires de création. Le vocabulaire a suivi. À l'issue d'une carte blanche, j'ai créé un clown lunaire, une sorte de personnage d'Almodovar, en plus politique. Je l'ai joué 80 fois à travers l'Europe.» Comme le Pierrot des Rêveries de Walser, il ne laisse pendre sa tête au sol que pour mieux saisir le fol entraîné du bal masqué qui tourbillonne alentour.

Déjà, dans son quatuor *Negotias*, elle créait un huis clos absurde d'hommes, avec des non-danseurs. Brucelles en est tout imprégné. Mais elle insiste sur la différence entre théâtre et danse: «Pour un acteur, le rapport à l'espace, à la danse est si étrange, si différent de ce qu'il connaît. Lorsque je parle de pièce fermée, d'abord il comprend désert, ce qui n'est pas le cas d'un danseur. Bien sûr, il y a l'enfermement, pour l'un comme pour l'autre. Il faut donc trouver un métalangage commun.» Elle déniche alors un dessin animé de Hartmann, l'interview d'un lion dans un zoo, et crée un lien: l'acteur saisit l'esprit de la manipulation. Alors, la chorégraphe peut diriger non pas le jeu mais la danse, à partir du senti corporel.

Avec la maladresse comme symptôme d'expression, Ponties met la danse au défi de s'aventurer dans la primauté de l'instant, dans la trouvaille ironique et vers l'insouciance bohème. «Dans Brucelles, j'ai beaucoup travaillé à partir d'alphabets que j'invente. Le percussionniste, par exemple, s'est inspiré de verbes pour créer dix mouvements, combinés rythmiquement, avec ses bras. La gestuelle s'invente sur les images.» Le mouvement déformé, jazzé, en contrepoint de la parole, établit une passionnante réciprocité d'échange.

Et jamais les enchevêtrements et les dissonances ne mettent en péril l'équilibre des chimères et des travestissements dansés. La présence d'un sous-texte, poétique et théorique, permet à cet art brut de toucher des points précis de dysfonction, aussi maniaques que vivifiants.

À l'Agora de la danse les 4, 5 et 6 mai à 20h.

VOORUIT DANSE
EN AVANT
24 AVRIL
10 MAI
2003

« Une démonstration d'intelligence physique et mentale. »
Ismene Brown,
The Daily Telegraph

« L'effet est hypnotisant... »
David Dougill,
The Sunday Times

Akram Khan Sounds of Archery

Deux soirs seulement !!!

Vendredi 2
et samedi 3 mai,
20h

Billets en vente sur
le Réseau Admission
(514) 790-1245
Renseignements :
(514) 847-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest
Métro Place-des-Arts

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

DANSE
DANSE
présente

POUR LA PREMIÈRE FOIS
à MONTRÉAL,
LA COMPAGNIE DE DANSE CONTEMPORAINE
LA PLUS RENOMMÉE D'ARGENTINE!

Ballet Contemporáneo
del Teatro San Martín

El MESÍAS (Le Messie)

Chorégraphie : Mauricio Wainrot
Musique : G. F. Haendel

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts
24, 25 et 26 AVRIL
À 20 H

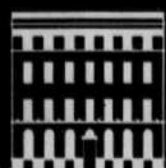
Billets en vente
à la Place des Arts (514) 842-2112
et sur le réseau ADMISSION (514) 790-1245

Québec

Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

DELTA
MONTRÉAL



L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514 525.1500

11 ANS
DE DANSE CONTEMPORAINE !

• DANSE •

La nuit noire d'Alexander Baervoets

Sensations. Performance et jeu. Articulation: pensée du mouvement en trio. Repères corporels dans l'espace, exploré par la peau, surface tactile de tous les contacts. Un travail exploratoire des corps flamands et québécois.

GYULAIN MASSOUTRE

L'avant-garde flamande, sans lourde tradition, regarde volontiers à l'étranger. Le chorégraphe flamand Alexander Baervoets ne connaissait pas les interprètes québécois Lin Snelling et Andrew Harwood retenus pour sa nouvelle pièce, *Blind*: «Je les ai vus sur vidéo et je les ai invités de Belgique, par téléphone.» Et tous trois de s'esclaffer de rire.

Comment se passe la rencontre, au studio d'Anvers? «Cela n'a pas été simple. Je n'ai pas de problème de communication avec les jeunes danseurs, mais leur manière de bouger n'est pas la mienne», lance Baervoets, incisé. L'événement *Vooruit Danse en avant* coïncide avec un projet qui a débuté, pour lui, il y a trois ans, à l'Agora de la danse. «Je n'avais pas de but précis ni de plan en tête. Je travaille contre l'idée d'une performance idéale, contre l'interprète parfait, contre l'état de jeunes corps luttant contre le temps.»

Au départ, une idée simple a suffi: comment passer de la vidéo de danse au corps réel de l'interprète? Entre les deux, la distance, la différence des cultures ont valu le voyage. «Le fait que les interprètes viennent ici est une motivation suffisante pour le projet», déclare Baervoets, attentif et présent. Lin Snelling et Andrew Harwood ne sont pas débutants, et Baervoets aime le risque. Partage ou confrontation, il leur faut se départir vite de l'inné et de l'appris. Bousculeront-ils les conventions? Cette occasion, souligne Baervoets, ne reviendra jamais. La rencontre artistique est donc ciblée, dense et personnalisée.

Qui es-tu?

L'expérience est contrainte jusqu'à l'absurde: ils danseront aveugles. Mais sur le toit du théâtre d'Anvers, dans le studio lumineux, le résultat s'annonce net, non dénué d'humour et vivant. Il fait apparaître les étranges repères que chacun se donne pour rester libre de son corps. Étant lui-même en scène, Baervoets doute pourtant du miracle. «Je n'ai jamais travaillé durant trois semaines en studio sur une chorégraphie dont je n'ai même pas la certitude qu'elle puisse déboucher sur une pièce. Allions-nous tenir bon? Nous ne dansons jamais ensemble les yeux ouverts.»

Chacun fait sa vidéo dans sa tête, disent-ils de concert. Le chorégraphe ne leur a donné que le toucher et l'ouïe. Ils se déplacent, les yeux bandés, dans un espace vide, entouré d'une corde au sol. Leur langage? La mémorisation corporelle et sensorielle. «Il nous arrive d'enlever le bandeau durant quelques minutes pour regarder les deux autres. Nous nous donnons des ordres, des consignes. Ceux qui nous ont vus disent que ce que nous faisons est spécial, unique.» Au trio s'ajoute un concepteur sonore, un DJ qui, les yeux ouverts, accompagne les danseurs. Mais, par instinct, il s'abstient parfois de les voir bouger.

Sans repère visuel, les tâches les plus simples — comme courir, traverser l'espace en ligne droite, marcher à reculons, se déplacer latéralement — s'avèrent des plus ardues. «Nous rions souvent de nos actes, lorsque nous les voyons sur vidéo!», s'esclaffe Snelling. «Nous constatons à quel point nous avons peur du noir.» La surprise, c'est bien de découvrir à quel point l'inconnu affecte et fige le mouvement.

Les méprises sont fréquentes. Ces erreurs donnent une qualité neuve au toucher. «Le fait que je connaisse Andrew mais pas Alexander rend les rencontres tantôt immédiates, tantôt fragiles et vulnérables», explique Snelling. Rectifier une impression erronée trouble et affecte la sensation d'une intensité inouïe. Dans l'espace, les objets prennent des reliefs inédits. «Nous prenons conscience de notre liberté, de nos entraves et de notre aisance, grâce à cette expérience aveugle», ajoute Harwood. La somme des décisions visuelles au quotidien devient évidente.

L'inconnu

«Ceux qui deviennent aveugles disent souvent qu'il leur faut le silence absolu pour se repérer. Il leur faut reconstruire leurs sens», dit encore Baervoets. Mais l'expérience dansée rejoint celle de la perte, et non la rééducation des sens. «Nous sommes passés du silence au bruit assourdissant, de manière à supprimer aussi l'ouïe», renchérit Snelling.

Vertige? Cauchemar? Non. Les danseurs savent récupérer les pertes d'équilibre et d'orientation. Dans le noir, ils replacent l'un, admirent l'ingéniosité de l'autre. Coupés du monde, ils raffinent leurs sensations, réduisent leur être aux perceptions tactiles, à la peau même. «C'est comme poser un masque et dévoiler sa nudité. L'espace passe de l'encombrement, de la complexité à une simplicité gagnée sur l'imagination», dit Baervoets.

Joie de se dévouer et de sentir l'acte corporel, fondé sur l'existence — «je vais donc tu es», «tu es donc je suis», cogito réapproprié par la danse —, la pièce, toute conceptuelle, hésite à se nommer chorégraphie, plutôt que «situation de mouvements et de traversées à trois personnes».

«Nous avons décidé de ce qui s'appellerait début, péripéties et fin», explique Baervoets. Mais il surprend des événements qui précipitent l'écriture et changent la convention de ce à quoi nous avons attribué une fonction. Le questionnement est permanent, toujours lié au fait d'être aveugle. «Minimaliste et d'une durée très contrôlée, cette recherche écarte la farce et cesse avant que l'interprète ne bascule dans la frustration d'avoir perdu un sens essentiel.

«La pièce risque d'être très exigeante pour le public. Saura-t-il quoi voir? Faut-il en connaître les prémices, la composition, le mouvement risque de le décevoir», dit Baervoets, inquiet. Faisons-lui confiance. Les improvisations aveugles témoignent de ressources si inattendues que chaque spectateur d'images, averti, fera la lumière. L'hypothèse ludique donne à lire sur les corps le montage à trois de ces sensations.

À l'Agora de la danse les 29 et 30 avril à 20h.



SOURCE AGORA DE LA DANSE
Le chorégraphe flamand Alexander Baervoets.

«Territoires en mouvance»

Interrogation de l'identité culturelle

Faire d'un colloque un happening

Dans le cadre de l'événement *Vooruit Danse en avant*, qui se tiendra du 24 avril au 10 mai prochain, place à des rencontres pluridisciplinaires sur l'identité culturelle. Sous le thème *Territoires en mouvance*, ce sont des gens de tous les horizons qui viendront s'exprimer sur la question, que ce soit en paroles ou en danse.

MADELEINE LEBLANC

Issue du milieu académique et professionnel de la danse (et ancienne critique au *Devoir*), la responsable de *Territoires en mouvance*, Andrée Martin, aussi professeure de danse à l'UQAM, voulait créer un programme dynamique, varié et accessible. «J'ai moi-même pris part à de très nombreux colloques et, sincèrement, je trouve qu'il y a beaucoup de place à l'amélioration. Si le contenu véhiculé est habituellement très intéressant, c'est souvent la manière de le transmettre qui l'est moins. On n'a donc pas le sens du spectacle!»

Elle croit fermement que, pour faire évoluer les modes de transmission des idées, on peut utiliser d'autres canaux de communication. «C'est très valable pour l'apprentissage et pour le développement de la connaissance. Pendant tout le temps que j'ai consacré à la mise en place et à la programmation de cet événement, j'ai toujours eu en tête de tenter d'éviter les écueils de l'ennui que ces événements peuvent provoquer.»

Grâce à la diversité proposée (projections de films, lectures, improvisation en danse, conférence/démonstration et débat public), elle espère parvenir à donner un souffle de vitalité à la formule tout en respectant l'objet de ce «happening». «Il est toujours question de l'identité culturelle. Mais on n'est pas obligé de s'appesantir sur le propos», explique-t-elle en reprenant une des nombreuses allégories sur la danse dont elle se sert pour étayer son point de vue. Si ça pouvait donner des idées aux autres, je serais bien contente, ça me permettrait d'assister à des événements plus intéressants», lance-t-elle dans un éclat de rire. Ce qu'elle désire surtout, c'est que les gens retirent quelque chose de leur présence à ces rencontres et qu'ils repartent enrichis. C'est son but premier.

Souhaitant donc dépasser la simple succession de spectacles, les organisateurs de *Vooruit* se sont adressés à Andrée Martin pour qu'elle mette sur pied un volet à caractère réflexif avec un mandat très libre, celui de créer, en quelque sorte, un événement dans un événement. «Oui, c'est un peu une mise en

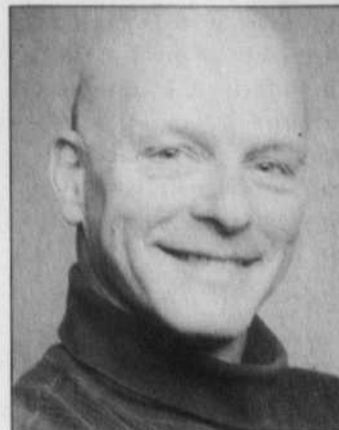
abîme où j'ai eu la latitude nécessaire pour penser à l'élaboration d'un événement d'une journée et demie à caractère international et qui tienne compte de la diversité des points de vue et de celle des origines des conférenciers. À partir du moment où on aborde la question de l'identité culturelle, il est significatif que la diversité se retrouve aussi dans la programmation, sinon on n'atteint pas notre but complètement.»

Elle a donc voulu mettre de l'avant cette idée de métissage, de diversité, de transnationalité à l'intérieur de la composition d'une programmation enlevée à partir d'un panorama très large. «Au départ, il fallait faire des choix. C'est une étape difficile. Il y a beaucoup de possibilités, de points de vue et de regards sur ce type d'intervention. La programmation ressemble à ce que je voulais au départ, mais mille chemins ont été empruntés entre les deux.»

Comme une création

Le piège d'un tel thème, c'est la possibilité presque illimitée d'intervenants qu'il permet. Deux leitmotiv ont servi de point de départ. Le premier, c'était d'aborder l'identité culturelle comme un prisme, ce qui offrirait plusieurs angles et différents points de vue. Le deuxième, c'était de mettre au point un événement qui soit une rencontre entre les milieux académique et artistique — les partenaires étant l'Agora de la danse, le Centre d'arts Vooruit, le département de danse de l'Université du Québec à Montréal et le Centre d'études interuniversitaires sur les lettres, les arts et les traditions de l'Université Laval.

Par ailleurs, ces rencontres sont placées sous le haut patronage de l'Unesco. «En fait, cela signifie que l'Unesco cautionne, par son patronage, l'événement dans son approche et sa dynamique. Dans les idées que l'on souhaite véhiculer aussi, même si ce ne sont pas des idées fixes mais



MICHAEL SLOBODIAN
Paul-André Fortier

bien des territoires en mouvance. Mais notre optique entre directement dans la vision de l'Unesco. Cet événement se marie avec ses idéaux.»

Quant au caractère à la fois intemporel et très actuel du thème, il permet de jouer sur plusieurs fronts. «Si on veut être cohérent, je pense qu'on ne peut parler d'identité culturelle comme étant ancrée seulement dans la réalité actuelle. Il manquerait un volet et l'on ne peut pas aborder cette question de façon théorique et abstraite sans tenir compte de la conjoncture actuelle. L'idée, c'était d'avoir une double programmation. Autant une Christel Stalpaert analyse le modèle vestimentaire de la robe de mariée dans les films de cinéastes féminines, autant le chorégraphe Paul-André Fortier se penche sur l'identité d'un homme qui, à 50 ans passés, en Occident, est un homme de 50 ans passés qui danse; ce n'est pas un danseur. Alors que Joël Des Rosiers s'intéresse aux identités postcoloniales, donc à la réalité d'aujourd'hui. Le décentrement est au centre de beaucoup de débats et donc ça, c'est vraiment ancré dans la réalité de même que notre débat public, qui va attaquer la question de front en analysant l'identité culturelle, l'altérité et la mondialisation. On passe d'un aspect à l'autre, car ils sont tributaires l'un de l'autre et s'influencent donc obligatoirement.»

Territoires en mouvance au Studio de l'Agora de la danse les 25 et 26 avril.

DANSE ET CULTURE
VOORUIT DANSE EN AVANT
CE CABIER SPÉCIAL
EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR
Responsable NORMAND THÉRIAULT
ntheriault@ledevoir.ca
2050, rue de Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9.
Tél.: (514) 985-3333 redaction@ledevoir.com
FAIS CE QUE DOIS

STAGE D'ÉTÉ EN
DANSE

du 3 au 23 août 2003

OVERTIGO

Inscription avant le
31 mai 2003
Info: (514)-251-9177
Télé: (514)-251-7358
info@overtigo.com
www.overtigo.com

Directrice artistique
et chorégraphe:
Ginette Laurin



Enfants
Adolescents
Adultes

Au ♥
du plateau
Mont-Royal

521-3456

PRINTEMPS - ÉTÉ
cours, stages
et camps de jour
artistiques

30' Louise Lapierre
DANSE

www.danse-louiselapierre.qc.ca

USINE ©
présente

Hush Hush Hush (Belgique)

«Être. Voilà de quoi il s'agit. Complètement, ici et maintenant. Bobo in Paradise est un complément superbe, presque abstrait à cette devise, une pièce captivante, cohérente et substantielle!»
De Volkstrant, Hollande, 2002

Une création forte et audacieuse qui mixe hip-hop et danse contemporaine par une des compagnies les plus prometteuses d'Europe.

BOBO
IN
PARADISE



USINE ©
24-25-26 avril

billetterie 514.521.4493 admission 514.790.1245
www.usine-c.com

La compagnie animera des ateliers publics de danse hip hop. Infos 521.4198

Gaz Métropolitain Les Arts du Maurier Québec

Le gouvernement du Québec est fier de souligner le dynamisme des échanges dans le domaine de la danse entre

la Flandre et le Québec

Flandre et Québec

Culture et Communications

Québec

Avec la participation de:
• Conseil des arts et des lettres
• Ministère des Relations internationales

UN ÉVÈNEMENT FLANDRE - QUÉBEC
SPECTACLES - EXPOSITIONS - RENCONTRES

VOORUIT DANSE

EN AVANT

24 AVRIL

10 MAI

2003



HUSH HUSH HUSH | Bobo in Paradise
USINE C



ALEXANDER BAERVOETS | Blind
AGORA DE LA DANSE



AKRAM KHAN | Sounds of Archery
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL



DAME DE PIC / CIE KARINE PONTIES | Bruxelles
AGORA DE LA DANSE



LES BALLETS C. DE LA B. | Foi
DANSE DANSE

03

PROGRAMMATION

HUSH HUSH HUSH | BOBO IN PARADISE 24, 25, 26 AVRIL // 20 H // CHORÉGRAPHE : ABDELAZIZ SARROKH

« Être. Voilà de quoi il s'agit. Complètement, ici et maintenant. *Bobo in Paradise* est un complément superbe, presque abstrait à cette devise... une pièce captivante, cohérente et substantielle! » **Volkstrant**

USINE C 514 521.4493

ALEXANDER BAERVOETS | BLIND 29, 30 AVRIL // 20 H // CHORÉGRAPHE : ALEXANDER BAERVOETS

AGORA DE LA DANSE 514 525.1500

AKRAM KHAN | SOUNDS OF ARCHERY 2, 3 MAI // 20 H // CHORÉGRAPHE-INTERPRÈTE : AKRAM KHAN

« ...une démonstration d'intelligence physique et mentale. » **The Daily Telegraph**

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL 514 847.6226 *0

DAME DE PIC / COMPAGNIE KARINE PONTIES | BRUXELLES 4, 5, 6 MAI // 20 H AVEC LE SOUTIEN DE LA DÉLÉGATION WALLONIE/BRUXELLES CHORÉGRAPHE : KARINE PONTIES

AGORA DE LA DANSE 514 525.1500

LES BALLETS C. DE LA B. | FOI 8, 9, 10 MAI // 20 H // SIDI LARBI CHERKAOUI/CAPILLA FLAMENCA

« Un spectacle d'une ébouriffante richesse d'invention. » **Le Figaro** « [...] vivant message de foi en l'humanité, contre toutes les intolérances. » **Le Monde**

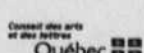
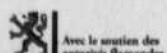
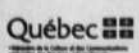
DANSE DANSE CENTRE PIERRE-PÉLADEAU 514 987.6919

TERRITOIRES EN MOUVANCE 25, 26 AVRIL // RENCONTRES PLURIDISCIPLINAIRES SOUS LE HAUT PATRONAGE DE L'UNESCO EN COLLABORATION AVEC LE DÉPARTEMENT DE DANSE DE L'UQAM ET LE CELAT

AGORA DE LA DANSE 514 525.1500

EXPOSITIONS DES ARTISTES 24 AVRIL AU 10 MAI // GIANNINA URMENTA OTTIKER, KURT VAN DER ELST, MICHAËL BUSSAER Agora de la danse, Centre Pierre-Pélaudeau, Place des Arts, Usine C

BILLETTS EN VENTE ÉGALEMENT SUR LE RÉSEAU ADMISSION 514 790.1245



LE DEVOIR

